

CHRISTIAN BERGERON

Trace

J'ai trouvé la tache ce matin, par hasard, alors que je regardais par la fenêtre. Il pleuvait — il pleut encore —, et je regardais le jardin détrempe. Les feuilles du chêne gouttaient de tous leurs lobes, et le tronc de l'arbre était noir et luisant. Quelques oiseaux venaient se poser dans l'herbe. C'est en suivant un merle du regard que j'ai tourné la tête et que je l'ai vue. Sur la petite assise de la fenêtre, bien cachée derrière la plante, elle faisait un cercle brun et délicat, translucide. Il faut que je te dise que je n'ai pas encore fini le ménage. Pas encore. Oh, Gisèle est bien venue me proposer son aide, et ma sœur aussi, mais pour le moment j'ai tout refusé. Je n'ai accepté de les voir qu'à l'extérieur. Ici, rien n'a encore changé, ou presque. J'ai le droit de ne pas faire ça tout de suite. J'ai ramassé un peu, c'est sûr, j'ai rangé ton linge dans ta commode, tes outils dans le garage. La cuisine est propre. Mais je ne suis pas passée partout. Il y a des endroits que je n'ai pas pu approcher encore. Ton bureau. La porte en est ouverte et, à travers l'ouverture, je peux voir la table, le classeur, les livres et les revues qui traînent. Mais quand je m'en approche, je sens comme une force invisible qui m'en interdit l'accès. Une sorte de bulle qu'il faudrait que je crève, sans savoir encore de quel instrument j'aurais besoin pour le faire. De ce fauteuil non plus, je ne me suis pas vraiment approchée. C'est pour ça

que je n'avais pas vu la tache. On dirait qu'il s'agit d'un simple cercle peint à l'aquarelle, d'un petit dessin d'enfant doué. Il pourrait représenter le monde, ou simplement une forme géométrique. C'est une tache de café. Je ne savais pas que tu déposais ta tasse à cet endroit. Mais je t'imagine bien, assis dans ce fauteuil, la tasse à la main, et oui, bien sûr, c'est là l'endroit idéal pour déposer son café et regarder un moment par la fenêtre, ou alors feuilleter le journal, ou bien rester là les yeux fermés en écoutant de la musique. Oui, je te regardais parfois, tu t'en es déjà aperçu en entrouvrant les paupières, je t'observais, tu étais assis là, les écouteurs sur les oreilles et les yeux fermés, à écouter je ne sais quelle symphonie d'un compositeur au nom imprononçable. Je ne sais pas ce que je ferai de ces disques, je ne les ai pas regardés encore. Aurai-je un jour la force de les mettre dans une boîte que j'apporterai au magasin de disques usagés ? De les éloigner de moi comme les vulgaires morceaux de plastique qu'ils sont en réalité ? Mais voilà, ce ne sont plus seulement des morceaux de plastique. Je suis entourée de choses en apparence insignifiantes, ou qui le seraient si elles ne t'avaient pas appartenu. Des revues, des crayons, des caleçons. Un pot de raifort, des bouteilles de bière. Et des tasses, de celles que tu étais le seul à utiliser. L'une d'elles a laissé une tache sur la peinture blanche. Ce cercle, je le sais, disparaîtra un jour sous le mouvement d'un chiffon. Mais je ne sais pas quand ce jour sera possible. L'herbe est longue, dehors. La pluie des derniers jours l'a tonifiée, et elle est presque montée en graine. Il se trouve toujours des oiseaux pour s'y promener. Ce sont ceux qui aiment les vers, la pluie est leur alliée. Les autres se cachent probablement